



Du bon usage des tableaux à double entrée : stratégies taxinomiques et ambitions épistémologiques de la théorie littéraire

Alexandre Gefen

► To cite this version:

Alexandre Gefen. Du bon usage des tableaux à double entrée : stratégies taxinomiques et ambitions épistémologiques de la théorie littéraire. *La Lecture littéraire*, 2006, 8 (La Case blanche. Théorie littéraire et textes possibles). hal-01624192

HAL Id: hal-01624192

<https://hal.science/hal-01624192>

Submitted on 26 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du bon usage des tableaux à double entrée : Stratégies taxinomiques et ambitions épistémologiques de la théorie littéraire

Les poétiques ne sont d'aucune utilité directe aux artistes qui doivent bien se garder de les lire ; il faut d'abord qu'elles agissent sur le public. Par exemple, s'il y avait en France une bonne théorie de la sculpture, le public ne supporterait par une statue de Louis XIV en perruque et les jambes nues.

Stendhal, *Vie de Rossini*, Appendice de 1824.

C'est un matin de février 2004 que fut découvert par les chercheurs du Dubna (Institut de Recherche Nucléaire) en Russie et du Laboratoire National Lawrence Livermore aux USA, l'ununtrium (nombre atomique 113), substance restée une case vide du tableau périodique des éléments de Mendeleïev depuis la découverte des éléments de numéro atomique 112, 114, 115 et 116 dans la dernière décennie du vingtième siècle. Si contrairement à l'annonce en 1999 de l'observation de l'ununoctium (nombre atomique 118) par des chercheurs de Berkeley qui durent se rétracter deux ans plus tard à grands fracas, cette découverte était confirmée, elle viendrait combler une case supplémentaire du tableau périodique des éléments de Mendeleïev, dont le remplissage, par synthèse artificielle d'éléments souvent instables ou par découverte dans la nature de la substance postulée par la théorie, a été l'une des plus productives enquêtes de l'histoire des sciences. Dans sa progression par à-coups et avancées inattendues, cette entreprise de deux siècles a fourni à la fois la vérification des principes fondamentaux de la physique atomique autour d'un modèle unificateur simple et profond, un outil pratique de comparaison entre les éléments chimiques permettant d'étudier rationnellement l'ensemble varié des connaissances naturelles, pour ne rien dire des progrès induits dans les techniques d'analyse ou les méthodes de synthèse des corps « nouveaux » et les innombrables applications concrètes de la chimie moléculaire moderne dans nos vies quotidiennes...

Si le sondage des cases vides du tableau de Mendeleïev constitue la démonstration par excellence des vertus cognitives des entreprises de spéculation synthétique, en matière de sciences humaines, la quête des cases vides d'un système descriptif est un geste épistémologiquement plus équivoque. Souvent en effet, relever l'existence d'un cas théorique non ou faiblement vérifié par la littérature — considérée comme un corpus statistique ou un matériau expérimental — est un moyen d'opposer la raison commune et les réalités empiriques des œuvres contre ce qu'A. Compagnon nous a entraîné à nommer les « démons de la théorie ». Alors que l'échec des chercheurs de Berkeley à synthétiser l'ununoctium et que la discrétion de l'élément 113, resté introuvable des années durant, n'a pas causé le moindre vacillement des sciences physico-chimiques, on ne saurait accorder à la théorie littéraire (par exemple celle des genres) une telle solidité. Bien au contraire, la première lacune fera prétexte pour s'en prendre à la prétention à la scientificité de savoirs invalidables par l'épreuve de la vérification scientifique déductive, en stigmatisant le « mirage linguistique » et les ambitions du structuralisme. Qu'il s'agisse alors, selon une distinction proposée par Th. Pavel, « de rejeter en principe les méthodes formelles au nom de la spécificité radicale des études humaines », « d'argu[er] qu'elles sont inadéquates, non pas en principe, mais uniquement en pratique » ou d'« affirmer que les formalismes, sans être exclus par principe, ni pour des raisons d'économie, restent le plus souvent stériles »¹, on dénoncera les pratiques casuistiques de la théorie littéraire comme les plus virulents symptômes d'un retour caché du positivisme², quitte à sauver *in extremis*, comme le fait R. Boudon, le structuralisme classique de son extension indue à la théorie littéraire, où il « se trouve complètement détourné de sa signification » et « assume la fonction de reporter le crédit des “ méthodes structurales ” — dont le succès en linguistique ou en anthropologie est incontestable » sur de simples séries d'énoncés, au bénéfice de « la mystérieuse autorité de “ l'homme structural ” »³. Déjà contestée dans les sciences de la nature mêmes, au nom du caractère circulaire de l'observation et de la conceptualisation⁴, les vides des édifices taxinomiques avoueraient

¹ Th. Pavel, *Le Mirage linguistique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988, p. 148-149.

² F. Dosse, qu'on ne peut soupçonner de réduire le structuralisme à une fiction pseudo-scientifique, reconnaît « le déplacement du positivisme de l'autre côté du miroir » dans « la quête de système clos, lieu de refuge du méthodes scientifiques » propre au structuralisme (F. Dosse, *Histoire du structuralisme. I. Le champ du signe, 1945-1966*, Paris, Éditions La Découverte, 1991, p. 438).

³ R. Boudon, *A quoi sert la notion de « structure » ? Essai sur la signification de la notion de structure en sciences humaines*, Paris, Gallimard, col. « Les Essais », 1968, p. 228. R. Boudon, qui cherche à démontrer que la notion unificatrice de structuralisme recouvre en fait des théories et des méthodes particulières, s'en prend au R. Barthes de « L'introduction à l'analyse structurale des récits » (1966). Sur les critiques « scientifiques » du structuralisme, voir J.-B. Fages, *Le Structuralisme en procès*, Paris, Privat, 1968, p. 81-86.

⁴ « Les classifications ne sont pas de simples procédures de rangement dans un monde objectivement divisé en catégories évidentes. [...] Et la chronique des revirements taxinomiques opérés au cours de l'histoire nous donne l'idée la plus juste des révolutions

l'incapacité de la théorie littéraire à se soumettre à la validation par les faits textuels historiques, les cases vides trahissant le caractère faiblement axiomatisées ou purement inductif de ses typologies.

Chez les tenants d'une théorie littéraire rationaliste — qu'ils s'inspirent du naturalisme aristotélicien ou de la prétention structurale à « introduire un ordre explicatif dans une incohérence phénoménale »⁵ pour répondre positivement à la question de savoir s'il est « possible de former des concepts objectifs et une théorie vérifiable objectivement à partir de structures de signification subjective »⁶ — l'aveu de modestie qui s'attache au dévoilement d'un échec partiel vient au contraire renforcer la scientificité déployée par la théorie littéraire. Si, au nom du courant dit moniste de l'épistémologie moderne, l'on refuse ainsi l'insularité et l'irrationalité du fait littéraire, l'on fait alors des études littéraires non une logique autonome de déchiffrement de l'humaine condition mais une *science* du langage relevant d'une logique commune et susceptible de produire, par l'entremise de disciplines (la narratologie, la poétique, la stylistique) secondes mais consciemment articulées aux sciences premières dans l'arbre des savoirs, des taxinomies ordonnant événements et faits littéraires (catégories ontologiques dont l'existence même est contestées par les tenants du rattachement de la théorie littéraire au *trivium* humaniste). C'est ici, on le voit, le rôle d'une variable d'ajustement théorique que joue alors la case vacante du système, puisque s'y manifeste la possibilité objective de mise à l'épreuve des théories par la comparaison de leur puissance de classement⁷ et non la défaillance épistémologique de l'acte théorique.

Dans cette hypothèse, les justifications épistémologiques des vertus heuristiques des cases vides deviennent nombreuses. Soit qu'en faisant de la case manquante une case *aveugle*, on fasse remonter l'échec de l'analyse à un aveuglement de l'observateur explicable par la nouveauté et la radicalité paradigmatique de la théorie en jeu (au risque certes de verser dans ce que K. Popper nomme la procédure « auto-immunisante » des pseudo-sciences, telles que, selon lui, le marxisme ou la psychanalyse, qui s'autorisent de leur portée englobante pour corriger les résultats rencontrés par des hypothèses surnuméraires *ad hoc*). Soit plutôt qu'en faisant de la case vide une case *blanche*, en attente de comblement, on veuille insister sur les pouvoirs prédictifs de la théorie littéraire, qui se situerait volontiers à l'horizon des événements textuels possibles (que la case blanche soit placée en amont du cours de l'histoire littéraire, les poétiques invitant au remplissage des vides

conceptuelles intervenues dans la pensée humaine », note par exemple le biologiste S. J. Gould (*L'Éventail du vivant*, 1997).

⁵ R. Boudon, *A quoi sert la notion de « structure » ?*, *op. cit.*, p. 205.

⁶ Selon une formule de J.-M. Berthelot, *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 254.

⁷ Sur la possibilité de distinguer entre observation et conceptualisation et de revaloriser les méthodes inductives écartées par K. Popper, voir I. Scheffler, *The Anatomy of Inquiry. Philosophical Studies in the Theory of Science*, Indianapolis, Hackett Publishing Co.

des systèmes et poussant les écrivains par delà même l'expérience des usages génériques avérés à la production de textes idoines, ou que, au contraire, le vide soit placée en aval parce qu'il conduit à une relecture de l'histoire littéraire passée et à la redécouverte d'événements textuels ou génériques « chargés de théorie » mais passés jusqu'alors inaperçus⁸). Soit, encore et surtout, qu'en faisant de la case manquante une case *vide*, on assume tactiquement l'échec temporaire de la modélisation comme le moment pivot d'une saine concurrence des systèmes, cette dernière forme de revalorisation de la case vide venant prouver *in fine* la scientificité même de l'entreprise théorique, à l'aune de l'épistémologique falsificationniste proposée par K. Popper, qui exige de toute théorie qu'elle définisse les tests susceptibles de l'invalider en refusant la prétention de tout dispositif théorique sérieux à l'irréfutabilité.

Le statut épistémologique de la théorie littéraire

On comprend maintenant l'opposition : si un manque invalide une théorie littéraire, c'est que celui-ci est conçu selon un principe empirique d'adéquation heuristique au réel textuel (au risque de se dissoudre dans un utilitarisme local consistant à entériner a posteriori des catégories immanentes ou à tenter des inductions instrumentales, limitées ou circulaires, sans prendre en compte le fait que la critique littéraire repose ultimement sur le socle de théorie scientifiques et raisonnablement formalisables : sciences du langage, sciences cognitives, etc.). Si, au contraire, on conçoit qu'un système tire sa validité de sa logique interne en possédant sa propre grammaire, on expose la théorie à être invalidée non par le monde, mais plutôt par ce que Popper nommait des « falsificateurs virtuels », à savoir par les incohérences internes des conjectures proposées. Vue alors comme une création autonome, la théorie littéraire vivrait et tirerait sa scientificité des textes impossibles qu'elle engendrerait, rêve d'émancipation disciplinaire dont il reste à prouver qu'elle possède un écho chez les créateurs et sur le public.

On retrouve ici des oppositions bien connues en épistémologie des sciences « dures » : l'opposition entre le courant « réaliste », qui ne saurait découpler la validité d'une théorie de son efficacité prédictive et les tenants d'un « anti-réalisme » qui soutiennent, à l'instar de Th. Kuhn, la possibilité d'un découplage, au moins temporaire, entre succès avéré et vraisemblance

⁸ La novation théorique est alors source de reclassements rétrospectifs, à la manière dont une « révolution scientifique » (au sens que donne au terme Th. Kuhn) est ce qui rend explicables des faits précédemment relevés mais considérés comme insignifiants ou suspects par les paradigmes antérieurs. « Un autre intérêt de la poétique est la redécouverte de lignées », écrit par exemple J.-Y. Tadié : « il s'agit de regrouper des exceptions, qui ne sont telles que pour n'avoir pas été convenablement décrites, c'est-à-dire rassemblées » (*Le Récit poétique*, Paris, PUF, 1978, p. 6).

d'une théorie, ou encore les débats relatifs à la nécessité du formalisme pour une théorie et à la possibilité de retrouver dans le monde empirique des vérités structurales. On y retrouvera également des questions épistémologiques propres aux sciences sociales, qui ont souvent débattu des preuves qu'elles devaient ou pouvaient employer, bien que le champ des études littéraires se soit souvent restreint en la matière à des polémiques dénonçant l'usage de preuves d'autorité ou d'argumentation métaphorique⁹. Voudrait-on sauver la théorie littéraire des reproches que lui adressent les tenants de la « tradition artiste » et l'intégrer dans l'arbre des savoirs rationnels, qu'il faudrait néanmoins préciser son statut particulier par une série de distinctions.

La première tient au fait que, contrairement à une théorie physique, la théorie littéraire pense des objets préconstruits. Les phénomènes observés y sont non seulement « chargés de théorie », c'est-à-dire rendus visibles par un programme de recherche particulier à l'intérieur d'un paradigme bien particulier, mais aussi chargés de valeur, préévalués par des choix esthétiques patents ou latents, dans un mouvement circulaire où le rôle de l'intuition sensible s'ajoute à celui des partis pris intellectuels. C'est que la théorie littéraire n'observe pas des faits récurrents, mais des faits isolés et non prévisibles : elle relève, comme d'ailleurs l'éthologie, la botanique ou encore la géologie, de ce que l'on appelle les sciences idéographiques, qui, par opposition aux sciences nomothétiques, ne sauraient prédire par des lois, autre que statistiques, l'émergence de nouveaux phénomènes.

À ce titre, la théorie littéraire propose des interprétations et non des explications, selon une opposition posée par W. Dittlhey entre sciences de la nature (produisant des explications et des prédictions à l'aide de démonstrations expérimentales ou de raisonnements mathématisables) et sciences humaines, productrice de *compréhension*. Ces dernières, que K. Popper nommera sans connotation négative sciences « métaphysiques », usent de preuves argumentatives soumettant à un assentiment commun toujours renégociable et non susceptible de progrès non une *explication* au sens fort mais plutôt une *interprétation* du monde. Celle-ci relève d'une discipline, l'herméneutique, potentiellement systématisable — pensons à l'entreprise de Gadamer —, mais demeurant inéluctablement différente de l'épistémologie et de la méthodologie scientifiques qu'impliquent en sciences « dures » le déploiement d'une taxinomie para-scientifique en un tableau à double entrée. Cette différence est riche de conséquences méthodologiques : elle prescrit aux théoriciens de la littérature de parler non en terme de « conséquences » mais en terme d'« effets », en terme d'« horizon » et d'« influence » plutôt que de « causes ». Elle les invite à prendre en charge les biais démonstratifs introduits par les interactions entre

⁹ Je pense ici aux débats autour de l'affaire Sokal (voir A. Sokal et J. Brimont, *Impostures intellectuelles*, Éditions Odile Jacob, 1997) et aux réflexions plus théoriques sur l'usage de l'analogie comme preuve démonstrative de J. Bouveresse dans *Prodiges et vertiges de l'analogie. Raisons d'agir* (1999).

la connaissance et la production de faits textuels, tant au niveau des écrivains qu'au niveau du public, en leur démontrant que toute théorie littéraire est plus ou moins directement une théorie comportementale des acteurs individuels, si ce n'est, comme le suggérait P. Bourdieu, une théorie des interactions socialisées de ces acteurs.

Une ou des théories ?

Seconde distinction notable : la théorie littéraire n'est pas un système ; sans être à même de proposer un algèbre formel d'axiomes, la théorie littéraire peut nourrir l'ambition d'offrir un langage unifié de propositions. Mais un tel ensemble théorique ne constitue pas un système du monde : malgré l'ambition du *linguistic turn* de penser de vastes ensembles de faits culturels à travers les processus « littéraires » (la démarche hypothético-fictionnelle, les stratégies rhétoriques, la structuration des temporalités en intrigue, etc.), force est de constater le caractère secondaire de nombre des concepts utilisés en matière de critique et théorie littéraire, importés qui de la psychanalyse, qui de l'histoire, qui de la psychologie, etc. Ces concepts sont réarticulés par des méthodes descriptives (l'analyse stylistique, narratologique, pragmatique, etc.) eux-mêmes issus d'une science spécifique, la linguistique, dont on notera qu'elle pense le littéraire comme un usage atypique et anormal des normes communicationnelles et des systèmes sémiotiques, grignotant pour ce faire l'espace propre aux savoirs empiriques et préscientifiques de la rhétorique, qui en constituait pourtant jusqu'alors la matrice conceptuelle, et, pour reprendre une opposition proposée par A. Compagnon, le grand modèle *intrinsèque* d'analyse du littéraire¹⁰.

Malgré les incursions heuristiques de la théorie littéraire hors de ses frontières, la définition esthétique de la littérature moderne comme un champ autonome mais dérivé conduit ainsi à penser toute théorie littéraire comme la mise en système non seulement de particularités mais aussi d'anomalies. On en veut pour preuve le fait que la théorie littéraire ne progresse que par le progrès des disciplines connexes qui l'entourent, accumulant les dettes depuis l'Antiquité à l'égard de la philosophie (les dialogues de Platon), de la logique (la *Poétique* d'Aristote) sans connaître les mutations internes par crise et par changement de paradigme. C'est assurément le caractère cumulatif de ces « emprunts » qui explique l'extraordinaire éclectisme méthodologique de la critique littéraire : comme l'analyse d'après n'importe quelle table des matières le confirmera, un recueil d'articles sur un même objet juxtapose sans apparent choc épistémologique des approches fondées sur le *close reading*, le comparatisme, l'interprétation subjective, l'histoire des idées, la narratologie, l'étude thématique, etc., dans un éclectisme qu'aucune autre

¹⁰ Article « Critique », *Encyclopaedia Universalis*.

discipline, même dans les sciences humaines ne connaît. Même si cette hétérogénéité conceptuelle et disciplinaire est plus maîtrisée chez les théoriciens contemporains qui se sont souvent érigés (avant, d'y revenir, comme G. Genette ou A. Compagnon) contre le pragmatisme méthodologique de leurs prédécesseurs, les synthèses tabulaires proposées par les théoriciens des formes et des genres littéraires, manifestent clairement cette hétérogénéité. Pour ne prendre qu'un seul exemple, le classement des genres hypertextuels par G. Genette dans *Palimpsestes*¹¹, fondé comme on s'en souvient sur le croisement du critère du régime et de la relation, combine une notion relevant de la psychologie des représentations (le régime, qui peut être ludique ou sérieux) à une discrimination pragmatique (le mode de relation intertextuel) : si nombre de tableaux à double entrées dans les sciences « dures » fonctionnent par recoupement de critères d'ordres différents¹² et ne respectent qu'approximativement les exigences des typologies scientifiques (être isomorphes, englobantes et respecter le principe du tiers exclu), c'est de l'hétérogénéité interne de la théorie littéraire, qui fait feu de tout bois afin de décrire ce que Jean-Marie Schaeffer nomme « un objet sémiotique complexe »¹³, dont toute réflexion épistémologique doit d'abord prendre acte.

Théorie et classement

Je voudrais maintenant préciser la fonction des tableaux à double entrée dans une entreprise scientifique, en précisant tout d'abord les rapports entre théorie et classement. En effet, certains édifices théoriques ne visent pas à effectuer un repérage taxinomique mais à expliquer des processus sans produire pour autant immédiatement des regroupements opératoires et transposables à des phénomènes empiriques, découplage accru par certaines théories littéraires relevant de la métaphysique et théologie (pensons à Blanchot). A contrario, nombreux sont les classements fondés sur des similarités qui ne reflètent pas des causalités sous-jacentes et qui sont donc inaptes à justifier des catégorisations plus ou moins arbitraires qu'elles produisent par remontée inductive et qui ne sauraient relever d'une théorie littéraire à velléité scientifique. À la différence entre les classements théoriques qui produisent de l'ordre par déduction à partir de règles générales et les taxinomies (qui tentent d'organiser des relevés

¹¹ Le Seuil, coll. « Poétique », 1982.

¹² Cette hétérogénéité fait controverse dans de nombreux domaines ; c'est en particulier le cas en zoologie, qui n'est pas indemne des oppositions bien connues chez les littéraires entre théorie et histoire. Voir sur ce point les réflexions de Mayr et la synthèse de J.-P. Thomas (article « Taxinomie » du *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences* (sous la dir. de D. Lecourt), Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 913.

¹³ J.-M. Schaeffer, *Qu'est ce qu'un genre littéraire ?* Le Seuil, coll. « Poétique », 1999, p. 77.

phénoménaux et de les charger a posteriori de théorie), s'ajoute la spécificité des classements structuraux, au sens technique du terme, qui ne se contentent pas de chercher à percevoir les structures profondes du réel mais les organisent comme un système de différences où l'information qualifiante n'est pas la position d'un élément dans une grille, mais les relations de distinction et d'opposition qu'il noue avec d'autres éléments, et qui ne définit pas des règles positionnelles, mais des règles de permutation.

Ainsi, la propension de la théorie littéraire à produire des classements tient à la fois à son degré de scientificité ou de maturité (au sens où Lakatos oppose des champs disciplinaires qui ne sont encore que des programmes de recherche et des sciences constituées), à son degré de formalisation (la narratologie par exemple est plus aisée à formaliser que la critique thématique et toutes les branches de la théorie littéraire ne sont pas capables de déployer un vocabulaire unifié et partageable), à son objet (une théorie des fonctions de la littérature est moins à même de produire des classements qu'une théorie des formes poétiques), à son aptitude à produire des typologies endogènes cohérentes sans le recours à des critères éparpillés et parfois contradictoires (pensons aux reproches adressés par J.-M. Schaeffer aux théories classiques des genres littéraires, qu'il propose d'homogénéiser par des critères cohérents issus de la pragmatique¹⁴), comme à sa propension à proposer des repérages stables et non des structures dynamiques : *comprendre* se distingue d'*identifier* comme de *prédire*, et il paraît difficile d'évaluer l'efficacité d'une théorie seulement à l'aune des typologies qu'elle propose immédiatement¹⁵.

En vérité, même si une théorie produit des distinctions clairement opératoires, le besoin de croiser en un tableau à double entrée ces distinctions reste un geste arbitraire, dont la motivation est presque toujours expliqué par le désir d'éprouver des taxinomies empiriques préexistantes. Il ne s'agit pas de dire que la théorie n'est que l'habillage de taxinomies empiriques, ou qu'un prescripteur de normes se dissimule sous chaque théoricien, mais de suggérer que si ces derniers recourent à des tableaux dont ils savent pertinemment qu'ils ne vérifieront pas leurs hypothèses (puisque une théorie ne saurait être validée par la quantité d'exemples qu'elle invoque à son profit mais par sa cohérence formelle interne) et dont ils doivent assumer le caractère « bricolé », c'est en général dans la perspective de justifier ou de critiquer les classements explicites ou sous-entendus que des historiens de littérature, poéticiens ou encore bibliothécaires utilisent pragmatiquement. Un tel constat ne doit pas nous inviter à relativiser les

¹⁴ *Qu'est ce qu'un genre littéraire ?*, op. cit., passim.

¹⁵ Pensons à la manière dont R. Boudon tente de classer le différents niveaux d'efficacité des théories structurales en distinguant théorie générale expliquant un petit nombre de fait, théories nombreuses expliquant chacune un petit nombre de fait, théorie générale unique expliquant de manière probabiliste un grand nombre de fait, théorie générale unique expliquant avec exactitude un grand nombre de fait, et qui m'apparaît inapplicable en littérature (voir *À quoi sert la notion de « structure » ?*, op. cit., p. 201-204).

exigences de rigueur mises en œuvre par les théoriciens de la littérature, mais plutôt à admettre les motivations concrètes et l'importance de la culture pré-scientifique commune dans les programmes de recherche théorique.

Du bon usage des tableaux à double entrée

Distinguons pour résumer entre les diverses fonctions couramment exercées (souvent de manière non exclusive) par les tableaux à double entrée :

a) La validation et la formalisation des catégorisations empiriques (dont l'exemple-type est l'analyse en termes pragmatiques des typologies des genres littéraires par J.-M. Schaeffer déjà cité) : le rapport critique dans lequel se trouve la théorie littéraire à l'égard des typologies produit par les poétiques permet par induction de faire sens de catégories préconstruites. Ces typologies autorisent en outre à s'interroger sur l'historicité de ces définitions et à expliciter les définitions de la littérature supposées, voire à s'interroger, à travers l'analyse des méta-genres du discours, sur l'historicité même de la catégorie de littérature. L'analyse des rapports entre catégories descriptives empiriques utilisées et catégories théoriques disponibles informe également sur les auteurs et prescripteurs de taxinomies et le rapport entre taxinomies lectoriales et taxinomies auctoriales (au sens par exemple où Stendhal affirmait que « Les poétiques ne sont d'aucune utilité directe aux artistes qui doivent bien se garder de les lire »), là encore au profit de l'histoire littéraire et de la critique de réception.

b) Un rôle de criblage et de cartographie (exemple type : l'investigation des sous-genres de l'autobiographie par Ph. Lejeune¹⁶) : on exploitera ici les typologies croisées par l'analyse de faits statistiques, pour mettre à jour les réalités socioculturelles de la production littéraire et le fonctionnement de ses processus de sélections dans le champ des possibles théoriques. Se distingueront alors des espaces soit oubliés, soit négligés, soit encore saturés par de fausses assimilations, et pourront apparaître des raretés textuelles, si ce n'est des hapax et des cases vides, dont la marginalité sera interrogée par la critique de la production. Une telle investigation différentielle fournit en second lieu une aide à l'interprétation et au jugement critique, lorsqu'il s'agira d'analyse en terme de choix auctoriaux les stratégies textuelles mises à jour et de peser notamment l'originalité des œuvres ou leurs influences.

c) Une entreprise, elle déductive d'un point de vue épistémologique, de modélisation théorique des phénomènes textuels, en général à substrat linguistique (dont le modèle serait donné par investigations de G. Genette

¹⁶ *Le Pacte autobiographique*, Le Seuil, coll. « Poétique », 1975.

dans *Fiction et diction*¹⁷ ou celle de D. Cohn dans *Le Propre de la fiction*¹⁸) où il s'agira alors de s'interroger le fonctionnement de la littérature en tant que littérature, sur ses processus sémiotique et pragmatique. En désignant les œuvres ou les phénomènes textuels possibles et en faisant de l'espace typologique la cartographie profonde de l'espace littéraire, le théoricien s'interroge alors sur les assises linguistiques de la littérarité et de la fictionalité. Dans la littérature moderne, on le notera au passage, l'usage des processus opérationnels efficaces (qui intéressaient la rhétorique) et ou des processus les plus économiques (selon un principe du classicisme) passe au second plan au profit d'une réflexion de nature souvent ontologique : ce seront alors les textes absents ou frontières des schématisations linguistiques qui seront privilégiés, accordant alors un rôle central à la notion de case blanche. Attraction qui peut conduire à des entreprises d'expérimentation formelle, en particulier dans la littérature moderne qui valorise — ou au moins dramatise — le rapport entre communication littéraire et communication ordinaire et cherche alors à épuiser les possibles textuels.

Vices et vertus des cases vides

Lorsqu'une théorie postule l'existence d'un fait non attesté par l'histoire littéraire, quatre réponses sont globalement possibles : la théorie en question doit être rejetée au profit d'une autre théorie plus efficace (ou simplement plus économique) ; le fait est simplement invisible et demande à être mis au jour par un réexamen des faits ; le fait est une réalité possible qui ne saurait tarder à advenir ; le fait singulier manquant est un « falsificateur virtuel » de la théorie dont il illustre non l'impasse mais le caractère falsifiable et donc scientifique. La question de savoir si une case vide ou aveugle invalide ou valide un système théorique ne saurait donc recevoir de réponse en soi : les productions théoriques et les méthodes critiques sont trop éclatées pour définir univoquement le statut épistémologique de la théorie littéraire, qui est à la fois de toutes les sciences humaines celle dont le vocabulaire critique est le plus éclaté et celle dont le matériau, des productions symboliques qui se définissent par leur originalité même, est le plus difficile à modéliser. C'est donc comme symptôme que doit être analysé ce geste d'auto-contrition ambiguë qu'est la circonscription de cases blanches, où se lit à la fois notre peur et notre désir de systèmes.

Car plus généralement, la fiction de scientificité dont témoigne cette quête, qui tient à la puissance visuelle et l'impression de soudaine concrétisation que donnent le recours à une taxinomie graphique, l'encouragement de la géométrie à la quête de cas limites et des hapax, la beauté intellectuelle que confère à la théorie son dépliement synthétique et qui semble être non seulement un ornement mais une pleine validation, sont

¹⁷ Le Seuil, coll. « Poétique », 1991.

¹⁸ *The Distinction of fiction*, 1999; trad. fr. Le Seuil, coll. « Poétique », 2002.

des traits forts ambivalents qui méritent examen dès lors que l'on entend prendre au sérieux la théorie littéraire. Lorsqu'elles sont pertinentes et rigoureuses, on ne saurait pourtant nier les pouvoirs pédagogiques des schématisations, les vertus de la modélisation systémique, la nécessité de la production d'énoncés synthétiques et de la visée de théorisation qui l'accompagne, même dans le sens le plus modeste du terme¹⁹, car elle permet de s'extraire d'une représentation nécessairement narrative de la production littéraire et d'éviter la reconduction de catégories empiriques vite essentialisées et manipulées.

On ne saurait pourtant le nier : le paradoxal réinvestissement cognitif des lacunes démonstratives que dit la quête de cases blanches n'est pas sans rappeler la fascination béate qu'a souvent exercé sur les littéraires le fameux théorème d'incomplétude de K. Gödel (démontrant que dans tout système formel axiomatisé, il existe des lois indémontrables, qui rendent la théorie indécidable en tant qu'ensemble formel autonome et dont A. Sokal et J. Brimont²⁰ ont pu facilement démontrer les mésusages en dehors du contexte des théories de la démonstration où il prend sens). Un tel goût des paradoxes peut dissimuler une immense indigence méthodologique, que vient expliquer l'inculture épistémologique de nombres de théoriciens, les facilités de l'écriture essayiste (où prévalent encore les effets d'autorité²¹ ou de séduction argumentative), et, dans la vie intellectuelle, l'absence de débat réel ou d'examen serré, critique et contradictoire, dans des occasions de réflexions collectives.

Ici, on ne peut que s'accorder avec Th. Pavel lorsqu'il affirme que « la critique épistémologique des sciences humaines a encore bien des services à rendre »²² et on ne saurait que prescrire le scepticisme bienveillant que l'on nomme en épistémologie « fictionalisme éliminateur », qui se propose d'effectuer un tri serré entre les énoncés théoriques résistant aux preuves empirique et ceux conduisant non à des vérités observables, mais « à des concepts intuitivement obscurs »²³ qui ne sont que de simples décalques de la scientificité.

¹⁹ Celui d'un ensemble d'énoncé provisoires et révisable aptes à fournir une explication d'un nombre restreint de phénomène sans le recours à une théorie (au sens « large ») globale du littéraire et à un lourd matériau conceptuel. La distinction entre théorie au sens restreint (ensemble d'idées, de suppositions et de lois applicables à des ensembles d'observations particuliers) et théorie au sens large (incluant méthodes, lois et concepts et théories particulières) est proposée par l'épistémologue Achinstein.

²⁰ A. Sokal et J. Brimont, *Impostures intellectuelles*, op. cit., (chapitre 10).

²¹ Voir A. Grafton, *Les Origines tragiques de l'érudition : une histoire de la note en bas de page*, Paris, Seuil, 1998.

²² Th. Pavel, *Le Mirage linguistique*, op. cit., p. 157.

²³ R. Nadeau, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 266.

Alexandre Gefen
Groupe de recherche Fabula